59e ANNEE (6e SÉRIE) No 18 5 MAI 1949

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Méthodes soviétiques de persécution religieuse. — II. Les Terreurs de l'an Deux mille. — III. L'idée de Dieu chez les Américains. — IV. Ch. Lindberg et le besoin de Dieu. — V. Le Congrès œcuménique d'Amsterdam et l'unité chrétienne.

I

Il n'est pas rare que les *Izwestja,* journal officiel de l'U. R. S. S., essaient de mettre au point l'état actuel de l'échiquier mondial. Mais leur manière de décrire le vaste jeu qui s'y déploie ne répond pas à la réalité profonde. L'existence même d'un « rideau de fer » atteste le peu de souci du régime pour la vérité.

« Qu'est-ce que la vérité ? » demandait Pilate. Ils sont nombreux ceux qui, de nos jours, poseraient la même question, s'ils voulaient être sincères. La vérité, ils prétendent que ce sont eux qui la font, au gré de leurs désirs. La vérité, c'est ce que proclame la *propagande,* rien de plus. C'est ce qu'il faut que les peuples croient pour se plier au jeu des meneurs du monde.

Ainsi, l'une des affirmations les plus assurées que répètent les chefs des « démocraties populaires », c'est que la *liberté religieuse* est partout entière, qu'elle est sacrée, qu'elle est constitutionnelle et par conséquent intangible, en pays communiste.

Qu'en est-il en réalité ? C'est ce que se demande le P. G. M. Schweigl, dans la *Civiltà cattolica* du 19 février 1949, dans un article qu'il intitule : *Méthodes soviétiques de persécution religieuse dans l'esprit de l'art. 124 de la Constitution stalinienne.*

Il commence par un rappel de l'effroyable chaos d'idées et de sentiments où se débat le monde. On entend sans cesse dire et redire que le problème du jour c'est le dilemme : U.S.A. et U.R.S.S. Et toutes ces lettres donnent l'impression d'une équation algébrique, résumant la situation politique universelle. D'autres, au lieu de noms de puissances, évoquent des abstractions : pour les « chrétiens-progressistes », par exemple, le dilemme est le suivant : fascisme ou démocratie, — ou encore : capitalisme ou communisme.

Mais pour qui va au fond des choses, le vrai dilemme qui jette la terre dans l'angoisse actuellement, c'est celui qui opposa, avant la naissance du premier homme, les anges fidèles aux anges révoltés : « Qui est l'égal de Dieu ? » disaient les premiers. « Jusqu'où ne monterai-je pas ? » répondaient les seconds.

C'est un conflit tout semblable qui se joue sous nos yeux : spiritualisme chrétien d'une part, matérialisme athée d'autre part. Deux drapeaux, deux étendards, deux « Cités ». Le P. Schweigl n'a pas de doute sur ce point. C'est bien là, selon lui, la clé de nos agitations, de nos tourments.

« Il suffit écrit-il, d'ouvrir n'importe quel journal d'importance, pour se rendre compte du chaos des divers mouvements qui se disputent le champ de bataille. Mais il en est deux qui l'emportent sur tous les autres et qui intéressent les *masses,* alors que tous les autres revêtent un caractère particulier et individuel. Ces deux mouvements de masse sont celui du matérialisme athée et celui de la religion, surtout de la catholique. Et souvent, on les résume en bref par les noms, qui en sont comme les symboles, de *Moscou* et de *Rome.* »

Il est certain que Moscou, centre d'une puissance mondiale, active, agressive et envahissante, s'est posée sur la scène mondiale comme l'adversaire de la religion, et tout spécialement du catholicisme. Entre Rome et Moscou, il y a opposition radicale, opposition idéologique. Il s'agit de deux conceptions du monde, de l'histoire, de l'homme et de Dieu, de la vie et de la mort, et de deux conceptions inconciliables, entre lesquelles explicitement ou implicitement, tout homme aura à opter.

Sans doute, on voudrait toujours poser la question dans le champ « socialo-économique ». Mais, toutes les fois qu'il est nécessaire, pour une raison ou pour une autre, d'aborder le problème philosophique, religieux et moral, on voit surgir l'opposition que nous dénonçons ici.

Voici par exemple la Revue *Bolchévik* du 16 août 1948 (p. 52), qui prétend apprécier un ouvrage philosophique. Elle écrit donc :

« Le matérialisme dialectique est la conception scientifique du monde. Elle se présente comme le miroir adéquat et scientifiquement exact du monde matériel et de son adaptation à sa fin. En tant que conception scientifique du monde, le matérialisme dialectique est contraire à la conception religieuse, qui donne une idée fantastique et absurde du monde. En expliquant le matérialisme dialectique, on doit, par conséquent, démontrer l'opposition substantielle qui existe entre la conception matérialiste et la religieuse. Il faut donc chercher systématiquement à soumettre la religion à la critique, en en montrant le caractère non-scientifique et en révélant son attitude réactionnaire dans la vie publique. »

Ne nous y trompons donc pas : il s'agit de deux *Credo,* de deux « religions », de deux conceptions qui visent à l'universalité et prétendent à étendre leur empire sur les peuples, les pays, les nations, les races et les temps. Dans les deux camps, il existe une organisation analogue. Des deux côtés,

il y a, au sommet, un pouvoir qui assume le caractère et le privilège de l'*infaillibilité*. Ce que le pape, parlant *ex cathedra*, en matière de foi et de morale est pour nous, le chef effectif du bolchévisme l'est pour le monde communiste, dans le domaine des idées, d'abord, mais aussi — et c'est ici qu'il dépasse de beaucoup les limites de l'infaillibilité papale, — dans le domaine des faits, en politique, en matière économique et sociale.

Le grand fait de l'histoire, actuellement, est donc *le duel :* communisme-religion, matérialisme-foi en Dieu.

Et c'est pourquoi, il est extrêmement important de connaître les mots d'ordre de la lutte contre la religion, dans le camp matérialiste.

Ces mots d'ordre sont au nombre de cinq :

1° Avant tout, *séparer et éloigner le peuple de la hiérarchie et du clergé.* Ce premier mot d'ordre fut d'abord dirigé contre l'Eglise orthodoxe russe elle-même, de 1923 à 1943. Il fut formulé dans *Trud* du 9 juin 1923 et dans les *Izwestja* du 3 juin 1924. On nous dira : oui, peut-être à cette date, mais de nos jours, ces consignes n'ont plus cours. Or, à l'occasion du Congrès ecclésiastique patriarcal tenu à Moscou du 7 au 18 juillet 1948, et où furent prises des résolutions foncièrement hostiles au Vatican, l'Agence Tass déclarait : « Il a été souligné, dans ces résolutions, que le Congrès distingue nettement entre la hiérarchie, au sommet de laquelle se trouve le pape, et les masses des fidèles, innocents des crimes commis par le Vatican. »

Il s'agit donc toujours de créer un fossé entre la hiérarchie et les fidèles, de faire croire à ces derniers que la hiérarchie les trompe, qu'elle les utilise pour des fins secrètes à elle, qu'elle les entraîne à des conflits inévitables et calculés, tout en proclamant sa volonté de paix.

2° La seconde maxime est qu'*il ne faut pas faire de martyrs* au regard de l'opinion publique. L'axiome connu de Tertullien : « Le sang des chrétiens est une semence » [1], semble faire peur aux persécuteurs contemporains. Les premières années de la révolution russe, de 1917 à 1923, ont montré que la lutte ouverte contre la religion, avec des arrestations, des assassinats légaux, des outrages, des moqueries, a plutôt renforcé et augmenté la foi dans les âmes. C'est pourquoi une circulaire du Comité central des Syndicats professionnels, de même que l'Instruction du XIIe Congrès du Parti ont prescrit de respecter les croyances religieuses des ouvriers et des paysans. La tactique nouvelle consistait à former la jeunesse dans l'athéisme, et à conduire ainsi les peuples à l'athéisme, au moyen d'une éducation lente, tenace et patiente.

Nous pouvons citer, en marge de l'article que nous analysons, les faits suivants, rapportés par *Clergé-Informations* du 1er avril 1949 : dans une petite école de province, aux environs de Brasov, en Roumanie, on peut entendre, chaque matin, les élèves commencer la classe par ces mots prononcés en chœur : « Vive l'amitié roumano-soviétique ! » Après quoi, une voix d'enfant s'élève et proclame : « *Dieu n'existe pas !* » Et une autre lui répond aussitôt : « *Et n'a jamais existé !* »

C'est évidemment sur le temps et sur l'action de l'école athée, que l'on compte pour détruire la religion. En conformité avec les deux premiers mots d'ordre que nous venons d'indiquer, en France, on « tendra constamment la main aux catholiques », mais on combattra sans merci « l'école catholique ». Si ceux qui cherchent aujourd'hui à barrer la route au communisme en France comprenaient ce jeu-là, ils devraient enfin rendre justice à l'école libre et lui accorder ce que nous ne cessons de réclamer, au nom de la liberté même, de l'égalité et de la fraternité !

3° Le troisième mot d'ordre est de tâcher d'introduire *la lutte des classes au sein même du clergé.* Cela fut tenté d'abord au sein du clergé russe orthodoxe. Il s'agissait d'aiguiser la division entre l'épiscopat russe et Rome, d'une part, et sous ce rapport on n'a que trop bien réussi. Il y a, de la part du haut personnel ecclésiastique russe envers le Vatican une hostilité déclarée et qui s'accompagne des calomnies les plus douloureuses contre le pape, accusé de fomenter une nouvelle guerre. Mais il y eut aussi des tentatives pour semer la division entre les popes et les évêques, entre le clergé riche et le clergé pauvre, entre le clergé progressiste et le clergé conservateur, entre le clergé séculier et le clergé régulier. De même, partout, les communistes essaient de fomenter des divisions dans le clergé. Ils ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils peuvent mettre en avant des prêtres ou utopiques, ou mécontents, ou dévoyés, ou aigris et les opposer à la hiérarchie. Dans le même sens, avoir sous la main des groupes de « chrétiens », qui s'intitulent progressistes, et qui font cause commune avec eux, malgré les avertissements de la hiérarchie, voilà qui les remplit d'aise. Et ce que nous voyons en France, sous ce rapport, n'est qu'une ombre de ce qu'on remarque en pays soumis au bolchévisme : en Yougo-Slavie, en Tchéco-Slovaquie, en Hongrie, en Pologne. Hâtons-nous de dire que ces manœuvres n'ont qu'un succès très limité. Le nombre des prêtres qui sont tombés dans le piège et que l'on voit dans les congrès communisants, — soi-disant pour la paix, — ou dans les réunions du parti ou encore de ceux qui affectent de donner tort « aux curés et aux communistes », en les renvoyant dos à dos, mais aussi en les mettant dans le même sac, ce nombre, disons-nous, est infime.

4° Le quatrième mot d'ordre consiste à favoriser en tout lieu, pendant quelque temps du moins, *la religion la moins accentuée et la moins bien organisée contre la religion supérieure et la mieux organisée.* C'est ce qui explique que la persécution la plus farouche soit réservée au catholicisme. On se montrera moins agressif pour la religion protestante, ou pour toute autre forme de religion. Mais précisons bien : *pour un temps seulement*, car si on venait à bout du catholicisme, les autres formes du christianisme ne pèseraient pas lourd !

[1] Le P. Schweigl cite le mot de Tertullien, comme on le fait d'ordinaire, c'est-à-dire sous la forme suivante : « *Sanguis martyrum, semen christianorum* ». Nous le citons sous sa forme exacte. Ce mot de Tertullien, en effet, se trouve en conclusion de l'*Apologeticum*, au chap. L : « *Nec quicquam tamen proficit exquisitior quæque crudelitas vestra ; illecebra est magis sectæ. Plures efficimur, quotiens metimur a vobis : semen est sanguis christianorum.* » Ce que nous traduirions ainsi : « Vos cruautés même les plus raffinées sont sans effet : elles sont plutôt un attrait pour notre parti. Nous devenons plus nombreux, chaque fois que nous sommes moissonnés par vous : c'est une semence que le sang des chrétiens ! »

Ce quatrième mot d'ordre avait été formulé, dès 1925, par l'un des promoteurs principaux de la lutte antireligieuse, en U.R.S.S., Stepanov, auteur d'un livre intitulé : « *Principes et méthodes de propagande antireligieuse* » (Moscou).

Selon Stepanov, il serait faux de s'imaginer que l'on puisse se libérer de la religion, autrement que par phases successives. « Nous commencerons, disait-il, par opposer orthodoxie et catholicisme. Puis, on pourra montrer une inclination pour le protestantisme, et dans le protestantisme pour quelque secte, comme les baptistes ou les évangéliques ; enfin, pour une secte rationaliste, et on aboutirait ainsi à donner comme un résultat de toutes ces formes évolutives la conception actuelle scientifique du monde : areligieuse et antireligieuse. »

Le matérialisme dialectique a donc l'intention de détruire toute sorte de religion. Il prévoit pour toutes la mort et, comme il aime à dire, « la liquidation ». Mais, provisoirement, il peut lui arriver et il lui arrive en fait, de favoriser une forme qu'il juge moins résistante afin d'affaiblir les formes qu'il estime plus « coriaces ». En Russie, dès 1917, on pouvait remarquer cette tactique : favoriser les sectes individualistes et dissidentes contre « l'Eglise vivante » ; favoriser aussi « l'Eglise vivante » contre « l'Eglise patriarcale ». Mais, maintenant que l'Eglise patriarcale a été mise au pas et a fait alliance avec le bolchévisme au pouvoir, on a au contraire, depuis 1943, abandonné toutes les sectes dissidentes, afin de renforcer l'Eglise patriarcale que l'on dressait contre le Vatican. C'est dans le cadre de cette alliance entre l'Eglise orthodoxe et le Kremlin qu'il faut situer la liquidation de l'Eglise ruthène et la politique consistant à mettre toutes les Eglises unies à Rome, sous l'autorité du patriarcat de Moscou, même si elles sont de rite latin et si on leur laisse le rite latin. Cependant les sectes protestantes trouvent, dans l'ensemble, un milieu moins défavorable en pays bolchéviste [2]. Les Baptistes ont pu, en 1948, se glorifier du fait que leur communauté de Russie était plus forte que celles de toutes les autres confessions.

5° Le dernier mot d'ordre, c'est *de prendre en main l'appareil ecclésiastique lui-même*, de faire de l'Eglise que l'on n'a pas pu détruire, un simple département de l'administration, de lui enlever soigneusement tout moyen d'expansion, tout pouvoir de propagande, toute action, si possible, sur la jeunesse.

Pour comprendre ces divers mots d'ordre et pour en voir l'application dans la pratique, il est indispensable de se rappeler sans cesse que *les mots n'ont pas le même sens pour un communiste et pour le reste du monde.* On emploiera, dans les journaux du parti, des expressions identiques à celles que l'on trouve ailleurs, mais avec un sens tout différent. Les termes les plus équivoques sont ceux de *liberté religieuse, persécution religieuse, séparation de l'Eglise et de l'Etat, fascisme ou fasciste.*

Prenons par exemple l'expression « liberté religieuse ». Au sens traditionnel et objectif, ce mot signifie la liberté de professer et d'exercer la religion de son choix dans la vie privée et publique. Mais, au sens soviétique, cela ne signifie plus que la liberté, au sens subjectif, d'avoir son opinion ou sa foi, à la condition que la manifestation de cette foi, dans la vie publique, soit soumise à toutes les restrictions de la législation athée : par exemple avec l'exclusion de la liberté de propagande ou de la liberté scolaire, etc. En fait, la liberté religieuse s'en trouve à peu près anéantie, mais l'on n'en parlera pas moins très haut de « liberté religieuse ».

Autre exemple : « la persécution religieuse ». Nous appelons persécution l'opposition du pouvoir à l'exercice de la religion tel qu'il est inclus dans le fait même de la foi. Si la foi, notamment, dit que la perfection de la vie chrétienne est favorisée par la profession monastique, la suppression des couvents, la mise hors la loi des religieux et des religieuses, ou l'interdiction faite à ces religieux et religieuses d'obéir à leur vocation, est de la *persécution.* Nous avons connu cela en France, à maintes reprises. Il y a eu, il y a encore des *lois persécutrices*, bien que plus ou moins mises en sommeil ; elles sont à nos yeux nulles et non-avenues, parce qu'elles s'opposent au droit inviolable et sacré de la conscience, aux droits de Dieu.

Dans la presse et la législation soviétiques, on affectera de ne jamais parler de persécution, de nier effrontément qu'il y ait persécution, même lorsque cela crève les yeux de tous, comme dans le cas du cardinal Mindszenty. Non, ce n'est pas pour une question religieuse que l'on frappe ! Les arrestations, les amendes, les emprisonnements, les condamnations, tout se motive pour des raisons étrangères à la religion : opposition à la réforme agraire, espionnage au profit des puissances étrangères, trafic de devises, fraudes fiscales, inobservance de la législation existante, etc. etc. On a, sous la main, tout un arsenal de motifs à invoquer. L'essentiel c'est qu'il ne soit pas question de religion en tout cela !

Parle-t-on de « séparation de l'Eglise et de l'Etat » ? Au sens commun, c'est la distinction des deux pouvoirs, la méconnaissance par l'Etat des revendications de l'Eglise, dans le secteur des questions *mixtes*, que l'on règle sans s'occuper de l'Eglise, mais au total, liberté laissée à l'Eglise, dans le domaine purement spirituel. Au sens soviétique, la séparation signifie pratiquement la destruction ou la liquidation *à terme de l'Eglise*, même si, provisoirement, on la laisse subsister ou si l'on s'allie avec elle, comme en Russie, pour des buts politiques définis.

Mais de tous les termes que l'on puisse employer, dans la polémique antireligieuse, le plus odieux, le plus redoutable, le plus venimeux est celui de « fasciste ». Pour tous ceux qui réfléchissent, le fascisme est équivalent au *totalitarisme*. Hitler était un fasciste, Mussolini était un fasciste et il était même *le père du fascisme*, mais comment douter qu'il y ait un *fascisme rouge*, comme il y eut un fascisme des chemises brunes et un fascisme des chemises noires ? Il apparaît au contraire que le communisme est le père de tous les fascismes que l'on puisse concevoir !

Pour toutes les raisons qu'on vient de voir, le P. Schweigl, qui est un spécialiste des questions russes et l'auteur de plusieurs ouvrages sur la Constitution stalinienne et sur l'article 124 de cette Constitution, relatif à la liberté de conscience, conclut : Il est certain que le communisme est avant

[2] Ne pas oublier cependant l'odieux procès des quinze pasteurs bulgares.

tout un athéisme militant, qu'il s'oppose à toute religion, qu'il regarde comme son principal adversaire le catholicisme. Mais il faut que nous ayons présentes à l'esprit ses méthodes de combat pour comprendre qu'une nouvelle forme de *martyre* vient d'être inventée par lui. Que le cardinal Mindszenty soit un confesseur de la foi, tout le monde doit en convenir. Mais il n'est pas le seul. Dans l'*Annuario pontificio* pour 1949, plus que dans celui de 1948, on rencontre à la suite des noms de certains évêques résidentiels la mention glorieuse : *exilé*, ou *en prison*. Ces « martyrs » du xx[e] siècle souffrent pour la foi, pour l'Eglise, bien qu'ils n'aient pas le réconfort de se voir condamnés pour la foi.

Le fait s'est déjà produit dans l'histoire. Le diable n'aime pas les « martyrs », qui sont la plus belle parure de l'Eglise, par leur héroïsme. Sous la Révolution française, on condamnait pour *incivisme* ou pour *fanatisme*, jamais pour ***religion***, **car la liberté de conscience était inscrite dans la déclaration** des Droits de l'homme. Mais l'Eglise qui a béatifié ou canonisé un grand nombre de martyrs de cette époque ne s'y est pas trompée. Aux yeux de Dieu, de son divin Fils, Jésus-Christ, de l'Eglise, et de la multitude des fidèles, nos **modernes confesseurs** de la foi, qui gémissent dans les prisons de Hongrie, de Yougo-Slavie, de Tchéco-Slovaquie, sont bel et bien des martyrs authentiques de notre foi !

Au 1[er] mai de 1948, quinze avions s'envolaient de Moscou en direction de 41 autres villes de l'U.R.S.S., dont Kiev, Minsk, Riga, etc... Ils portaient 350.000 exemplaires du numéro festival de la *Pravda*, pour ce 1[er] mai. On y lisait ces mots empreints de fierté :

« Nous sommes orgueilleux de l'œuvre de nos mains. Nous sommes fiers de n'avoir pas laissé pierre sur pierre. Nous sommes orgueilleux de ce que la révolution socialiste et la victorieuse construction socialiste soient réalisées, sous la direction du parti Lénine-Staline, alors qu'elles ont tant d'importance pour l'humanité progressive. Nous sommes orgueilleux de voir que notre effort soit admiré et imité en des pays, amis de la liberté, et qui s'avancent sous le drapeau d'une démocratie nouvelle au sein de la vieille Europe. A l'avant-garde de l'humanité progressive marche le grand peuple soviétique ! »

Le même jour, de Rome partait une Encyclique sur la dévotion à Marie, avec l'invitation à la prière, à la pénitence, à la réparation, à la consécration à l'Immaculé Cœur de Marie, victorieuse de toutes les hérésies et qui a écrasé la tête du serpent, sous son pied virginal.

Quel contraste entre les deux gestes ! Quelle différence d'idéal, de stratégie, de tactique, d'armement. D'une part, toute la force d'un peuple armé jusqu'aux dents ; de l'autre, le chapelet pour tout moyen d'action. Comme cela fait songer au mot de saint Paul, à qui il faut toujours en revenir, pour éclairer les luttes du temps présent : « Dieu a choisi les choses réputées folles par le monde pour confondre les sages et les choses faibles du monde pour confondre les forts ! » (I Cor., I, 27).

Mais ceci vaincra cela ! Il n'est pas de force audessus de la prière !

II

En lisant, en tête de la *Revue... des deux mondes*, du 15 mars 1949, l'article de M. Etienne Gilson intitulé : *Les Terreurs de l'An Deux mille*, je me suis souvenu que l'éminent académicien avait donné à Lyon une conférence sous ce même titre. Je n'avais pu l'entendre ; mais le titre m'avait frappé, et je m'en étais emparé, en disant du reste mon larcin, pour traiter le même sujet. Mais jusqu'à quel point avais-je rencontré la pensée du philosophe ? J'avoue que l'essentiel y était. Mais il y a la manière !

Les savantes démonstrations de M. Pognon et les nombreux textes apportés par lui [3] ont prouvé que les multiples affirmations de nos manuels d'histoire, à la suite de Michelet, de Quinet et d'autres historiens en mal d'anticléricalisme, sont pure invention. L'imminence de la fin du monde n'a pas plus travaillé les esprits autour de l'an 1000 qu'à d'autres époques de l'histoire, Saint Eucher de Lyon, vers 450, saint Grégoire-le-Grand, vers 600, étaient beaucoup plus en attente de la fin du monde que Raoul Glaber, Adalbéron de Laon, Adhémar de Chabannes, Liutprand de Crémone, ou le moine Helgaud, biographe de Robert-le-Pieux, ne nous apprennent que l'on était impressionné à l'arrivée de l'an 1000.

Comme le dit fort bien M. E. Gilson :

« Les érudits d'aujourd'hui s'amusent comme d'un conte » de cette terreur de l'an mille. « Nulle part, disent-ils, on ne voit trace de cette soi-disant panique dont auraient été alors saisies des populations entières, dans l'attente d'une prochaine fin du monde. »

Mais « si les terreurs de l'An mille ne sont pas une certitude pour les historiens d'aujourd'hui, celles de l'an deux mille en seront une pour ceux de l'avenir. »

A la condition toutefois, que suppose tacitement M. Gilson, qu'il y ait un an deux mille !...

On a gardé les notes intimes d'une pauvre sœur converse qui vivait dans un couvent de Sainte-Ursule, à Gravelines, entre 1860 et 1878. Cette humble religieuse, presque complètement illettrée, avait des visions et des révélations à peu près continuelles. On sait combien les maîtres de la vie mystique, un Jean d'Avila, un Jean de la Croix, surtout, sont méfiants à l'égard de ces manifestations surnaturelles et combien l'Eglise se tient sur ses gardes avant d'y ajouter le moindre crédit. Aussi le petit fait suivant n'a-t-il de valeur que de simple curiosité ! Donc, l'humble sœur eut, vers 1864, une visite de la sainte Vierge, qui lui dit à peu près ceci : « Du train dont le monde marche, il sera bientôt à sa fin. Il est sûr que dans cinquante ans cela ira très mal, mais ce sera bien pis encore, dans les cinquante ans qui suivront ! » En effet, cinquante ans après, ce fut la guerre de 1914. Quant aux cinquante ans qui ont suivi, nous y sommes en plein..., et la fin serait avant 1964 !

Mais laissons ces pronostics douteux. Ce qui est sûr c'est que « de 1914 à 1918, dit M. Gilson, le monde est ravagé par une guerre telle que le monde n'en avait jamais connu de pareille ». Il y eut des millions de morts. Les ruines spirituelles furent encore plus graves que les ruines matérielles. La sainte Russie fut livrée en proie au matérialisme historique, parti de là pour menacer la terre entière. On nous parle des famines du Moyen Age.

[3] *L'An Mille*, Œuvres de Liutprand, Raoul Glaber... réunies, traduites et présentées par Edmond Pognon, Paris, Gallimard, 1947, in-8°, 302 pages ; prix, 360 fr.

Mais on a vu, en 1922, dans les villages de l'Ukraine et des bords de la Volga, des enfants morts de faim par centaines, leurs petits cadavres abandonnés dans des écoles désertes, ou encore des troupes d'enfants, à demi - sauvages, errants comme des loups dans la campagne et dont il fallait se débarrasser à la mitrailleuse !

On a vu, en 1939 et dans les années suivantes, les armées allemandes se ruer de nouveau à la conquête du monde, tout l'univers en feu, l'immense épouvante d'un monde partout assailli, sur mer, sur terre et dans les airs.

« Il est vrai, remarque M. Gilson, què tout s'est terminé par une libération, mais nous savons aussi combien elle a coûté d'autres morts et d'autres ruines, jusqu'à cette bombe d'Hiroshima, dont la détonation solennelle annonçait au monde, avec la prétendue fin d'une guerre que ne suit encore aucune paix, l'avènement d'une ère nouvelle, où la science, naguère notre espoir et notre joie, sera la source de sa plus grande terreur .»

Mais l'a-t-on bien remarqué ? La plus grande découverte de l'homme est avant tout la découverte d'une destruction : on a appris à détruire l'atome. Connaître, serait-il, actuellement, synonyme de *pouvoir détruire ?*

On nous dit bien : « Oui, nous pouvons détruire l'atome, mais nous nous servirons de l'énergie ainsi libérée pour le plus grand bien de l'humanité ! » Hier encore, la radio nationale affirmait que, dans vingt ans, grâce à l'énergie atomique, on fera du Sahara un jardin de délices !

C'est vrai, le développement scientifique a étendu immensément le domaine de l'homme, mais sa domination sur lui-même ne marche pas de pair avec sa domination sur le monde.

Nous ne sommes qu'à un début. Mais il est si passionnant pour les chercheurs que, dans tous les pays dotés de l'outillage nécessaire, les savants s'acharnent au travail. On médite de nouvelles expériences, on avance pas à pas, mais de plus en plus vite, vers des réalisations inconnues. Et puis, il n'y a pas que le domaine de la physique qui est en état d'exploration intensive. Celui de la biologie n'est pas moins étudié, fouillé, remué de fond en comble et dans tous les sens. Et c'est peut-être encore plus terrifiant pour nous !

« On parle couramment d'armes pasteuriennes ». Le nom est horrible. Un Pasteur qui ne songeait, par ses études sur les infiniment petits, qu'à sauver des vies humaines, donne son nom à des engins de mort. La guerre par les microbes sera peut-être plus redoutable encore que la guerre par la bombe atomique ! Enfin, il n'est pas jusqu'à l'insémination artificielle qui ne puisse ménager des surprises effroyables.

« Se représente-t-on ce qui arriverait dans un monde où l'on pourrait non seulement produire en série les mâles et les femelles, mais les sélectionner, créer des races humaines adaptées à des fonctions différentes, comme font les éleveurs pour les chiens, les chevaux et les bœufs ? Dans cette société future, qui saura se donner les esclaves et même les reproducteurs dont elle aura besoin, que deviendront la liberté, et la dignité de la personne humaine ? »

Dans son roman *L'Ile du docteur Moreau*, H. G. Wells montre à l'œuvre un savant qui essaie de transformer les fauves en hommes. Mais dans la société future — et pourquoi ne pas dire : dès à présent, sous l'influence du matérialisme athée, — ce sont les hommes qu'on transformera en brutes, pour les utiliser aux fins d'une humanité désormais indigne de ce nom !

Terreur de l'an *Deux mille ?* Il n'y a pas besoin d'attendre jusque-là ! Quand on songe à ce que certain régime, certaines drogues, certain traitement ont pu faire sur l'âme si grande et si courageuse d'un Mindszenty ! N'est-on pas saisi de terreur ? Dépersonnaliser un homme de cette taille et de cette force ! Voilà un exploit à la mesure de la science de nos jours. Et il s'est continué avec les quinze pasteurs de Bulgarie !

Mais assez de descriptions du phénomène lui-même ! La terreur de l'an 1949 est suffisante pour nous forcer à la réflexion, sans attendre celle de l'an 2.000 ! L'essentiel maintenant est de comprendre, d'expliquer, de prévenir, si possible, d'indiquer du moins le remède. C'est à quoi M. E. Gilson s'applique de tout son pouvoir. Et chose curieuse, il rejoint, par une voie toute autre, les conclusions que nous tirions tout à l'heure de l'article du R. P. Schweigl. Nous disions : le dilemme actuel, c'est la vie ou la mort, parce que c'est *pour* ou *contre* Dieu. Le grand mal de notre temps, selon M. Gilson, c'est « l'homme qui se fait Dieu pour usurper sa place et être à soi-même son propre dieu. »

Pour M. Gilson, l'homme qui a fait cela est Frédéric Nietzsche. Il serait donc, selon lui, l'*Antéchrist*. Il le dépeint « sur un corps d'homme, une tête d'homme avec un dur menton volontaire, un immense front d'intellectuel couronné de blasphèmes et, dans ses beaux yeux, l'angoisse de la folie. » Son nom, celui qu'il a adopté, c'est Zarathoustra. Il s'est avancé vers les hommes, en murmurant en lui-même son affreux message : « *Ils ne savent pas que Dieu est mort !* »

Lui, il le sait, c'est son secret, c'est ce qu'il veut apprendre au genre humain. Il est, lui, « Dionysos en face du Crucifix », c'est-à-dire « contre le Crucifix ».

Et c'est là, selon M. Gilson, « la découverte capitale des temps modernes, l'événement dont tous les autres, si tragiques soient-ils, ne sont que des corollaires ou des suites. »

Il n'y a pas, dans toute l'histoire, de révolution comparable à celle-là, pas de bouleversement qui lui soit comparable en gravité, en étendue.

Nietzsche lui-même avait annoncé les conséquences de sa doctrine. Ecoutons-le : il a été prophète en la circonstance :

« Je connais mon lot. Un jour viendra où le souvenir d'un événement formidable s'attachera à mon nom, le souvenir d'une crise unique dans l'histoire de la terre, de la plus profonde collision des consciences, d'un décret édicté contre tout ce qui avait été cru, exigé et sanctifié jusqu'à nos jours. Je ne suis pas un homme, je suis une dynamite. »

Il savait donc que tout l'ordre humain reposait avant lui sur la foi en Dieu. Il en concluait qu'en supprimant Dieu, on ébranle tout l'humain à la fois. Tout cet ordre bascule sur sa base. Naturellement, Nietzsche appelle ce qu'il apporte *la vérité*, tout comme le font, après lui, les sans-Dieu du communisme.

« Lorsque la vérité, écrit Nietzsche, entrera en lutte avec le mensonge millénaire, nous verrons des ébranlements inouïs dans l'histoire du monde, les séismes tor-

dront la terre, les montagnes et les vallées se déplaceront et on n'aura jamais rien pu imaginer de pareil. L'idée de politique sera complètement absorbée par la lutte des esprits et toutes les combinaisons de puissances de la vieille société sauteront en l'air, bâties qu'elles sont toutes sur le mensonge : il y aura des guerres telles que la terre n'en aura encore jamais vues. Ce n'est qu'à partir de moi que la grande politique commence sur le globe... Je connais la volupté de détruire à un degré conforme à ma puissance de destruction. »

Et encore : « Je suis le premier immoraliste ; je suis par là le destructeur par excellence. »

Selon M. Gilson, c'est ce message qui se propage en ce moment, ce sont ces exemples qui trouvent des imitateurs. Romanciers, philosophes à la mode — existentialistes ou autres, — poètes même dérivent de lui, qu'ils le sachent ou non. Sans doute ils parlent volontiers, comme lui, de « créer », de faire du neuf, de bâtir un monde idéal, un monde de justice, de paix, de bonheur. Mais en attendant, il leur faut maudire le monde tel qu'il est, et non seulement le maudire, mais le bouleverser, le rendre au néant.

Puisqu'ils doivent refaire l'œuvre manquée de l'antique démiurge, il faut qu'ils tirent aussi leur monde à eux du néant ! Comment s'y prendront-ils ? On ne voit pas qu'ils prennent la peine de se le demander. Dans leur fureur de destruction : « détruisons d'abord ! » semblent-ils dire. Après, nous verrons bien ! Et nous qui assistons à leurs débauches de destructions, nous voyons déjà ! L'Antéchrist est à l'œuvre partout. Il l'est, hélas, en nous-mêmes !

« *Quis ut Deus ?* » demandait S. Michel aux autres anges. « C'est moi », répond l'homme ! Et la preuve, c'est que je sais déjà faire sauter l'atome !

Alors se pose la question : comment tout cela finira-t-il ?

« On avait cru d'abord le savoir, répond M. Gilson. Puis la science nous avait accoutumés à tenir ces réponses pour des mythes, et voici qu'elle-même apporte aujourd'hui la sienne. Au seuil d'un nouveau millénaire, l'homme a la fierté de penser que le jour n'est peut-être pas éloigné où il pourra lui-même faire sauter la planète. Avouons que l'aventure est tentante. On presse un bouton et la terre éclate, comme une vaste bombe dont les fragments pulvérisés se perdent en une pluie d'étoiles que les yeux emerveillés des Martiens, s'il y en a, verront filer la nuit dans l'espace. Comme un enfant qui s'amuse à casser son jouet pour rien, pour voir comment c'est fait dedans, l'homme aura cassé le monde. Il se peut qu'alors un autre naisse, mais ce n'est pas sûr : en attendant, il est sûr que le nôtre sera fini. »

De telles idées se répandent de jour en jour. On s'y habitue. On s'attend à quelque chose. On dit : cela vient ! Non, ce n'est pas encore pour aujourd'hui ! Les destructeurs ont peur ! Oui, mais ils tourneront l'obstacle !

Et de ces alternatives de crainte et d'espoir, de lumière et d'ombre, est faite notre vie de tous les jours : la Terreur de l'an Deux mille !

M. Gilson retrouve cette fureur de destruction jusque dans les jeux de la poésie contemporaine. Un Stéphane Mallarmé rêve, lui aussi, d'abolir pour créer. Le surréalisme, cette monstruosité pour le goût traditionnel, c'est encore la même obsession. André Breton, l'un de ses chefs, l'a défini : « Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique et morale. » Il est à remarquer qu'ils mentent quand ils disent que ni l'esthétique ni la morale, ni la raison ne comptent plus pour eux, car, pour en être sûrs, ils se croient obligés d'offenser explicitement et la morale et l'esthétique et le bon sens, faute de quoi, ce ne serait pas du surréalisme ! Mais, il y a deux manières d'imiter : c'est de dire la même chose, ou de dire exactement le contraire, comme le remarquait Gabriel Tarde.

« Tout est à faire, affirme André Breton, tous les moyens doivent être bons à employer pour ruiner les idées de *famille*, de *patrie*, de *religion*. »

Et pourtant, cela est nécessaire, puisque tout cela reposait sur l'idée de Dieu et que Dieu est mort ! L'éternel gêneur qui encombrait le ciel, depuis les origines du monde, a soudainement disparu. Quelle chance pour l'homme moderne ! Dieu n'est plus ! Nous l'avons détruit ! « Mais, Smerdiakov, dit le vieux Karamazov, — dans Dostoïevsky, — si Dieu n'existe, tout est permis ! » Il n'y a plus personne pour nous crier : « Adam où es-tu ? » pour nous demander des comptes : « Pourquoi as-tu mangé du fruit que je t'avais défendu ? »

Sans doute, l'homme même tombé dans l'athéisme a de la peine à s'habituer à cette liberté de tout faire. Il y a une période de survivance de la morale d'autrefois. On parle encore de la « conscience », de « l'altruisme », du bien commun, et il reste comme un vague souvenir de la distinction du bien et du mal. Mais à mesure que le temps passe et que l'on se dégage des antiques habitudes, le nombre de ceux qui ne connaissent plus d'autres lois que leurs passions, que leurs désirs, que leurs instincts ne cesse de s'accroître. Parmi ceux-là, il en est qui restent, pour ainsi dire, dans le secteur privé : gangsters et bandits de tout poil, et il en est d'autres qui font dans le grand, qui mènent des peuples, dominent la politique, bâtissent des calculs de domination mondiale et, par leur situation, se trouvent soustraits à la crainte de la répression qui, de temps à autre tout au moins, atteint les simples brigands !

Il n'y a plus de Dieu : la première chose à faire estime un Jean-Paul Sartre, c'est de bâtir la philosophie qui s'impose, depuis cette bonne nouvelle :

« L'existentialisme, écrit-il, n'est pas autre chose qu'un effort pour tirer toutes les conséquences d'une position athée cohérente. »

Prenons donc bien le départ : mettons-nous dans l'esprit que les dieux, c'est nous !

« Nous n'avons ni derrière nous, dit-il encore, ni devant nous, dans le domaine lumineux des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que j'exprimerai en disant que l'homme est condamné à être libre. L'homme, sans aucun appui et sans aucun secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme. »

Nous sommes donc dans l'absurde. « Vivre, c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre, c'est avant tout le regarder. »

Mais l'immense majorité des hommes se sent bien incapable d'inventer l'homme ou de donner un sens à l'absurdité de la vie. Ils veulent bien que Dieu ne soit plus. Ils en tombent d'accord, car on leur a inculqué cet orgueil humain que la science humaine est tout, qu'elle est capable de tout. Seule-

ment, ils attendent qu'on leur dise ce qu'il faut faire de cette « divinité » d'eux-mêmes, à laquelle ils ne sont pas préparés. Ils entrent en masse dans le « parti », dont les chefs se chargent de les conduire au paradis futur !

« De toutes parts, écrit M. Gilson, et dans tous les pays, les peuples attendent avec crainte et tremblement que les puissants de ce monde décident pour eux de leur sort. Ils hésitent, incertains, entre les différentes servitudes qu'on leur prépare. L'oreille sans cesse tendue au bruit de ces pays qui s'écroulent les uns après les autres, dans un fracas, suivi d'un long silence, ils se demandent avec angoisse combien de temps pourra durer encore le peu de liberté qui leur reste ! »

Il en est même qui, las de cette attente, appellent secrètement un *maître* qui fixe leur destin !

Conclusion de M. Gilson : Si telles ont été les suites de la négation de Dieu, comment ne pas voir le remède unique ? « C'est en perdant Dieu que l'homme a perdu la raison : il ne retrouvera pas la raison sans avoir d'abord retrouvé Dieu ! »

Posons d'abord en principe que « pas un péché, pas une faute morale, qui ne soient d'abord quelque erreur commise au détriment de la lumière intelligible, en violation des lois de la suprême raison. »

Le monde est devenu inhabitable. Il peut redevenir un monde de paix et de joie, mais à condition d'être un monde conforme à la volonté de Dieu, un monde chrétien. Les inquiétudes de l'an Mille firent place à la « blanche robe des églises », selon le mot de Raoul Glaber. En l'an Deux mille, le salut viendra du même côté et ne pourra venir d'ailleurs. « Pour protéger l'homme contre l'homme, il ne reste toujours que Dieu. Ou nous le servirons en esprit et en vérité, ou nous ne cesserons de nous asservir davantage à la monstrueuse idole que, de nos propres mains, nous avons faite, à notre image et ressemblance... »

Nietzsche avait raison de dire que les malheurs de l'homme viennent de leur ignorance. Du haut de sa croix, Jéus-Christ avait aussi dénoncé ce mal terrible : « Ils ne savent ce qu'ils font ! » Mais Nietzsche se trompait en disant : la vérité, c'est que Dieu n'est pas ! La vérité, l'unique vérité, capable de « libérer l'homme » que toutes les autres libérations laissent en servitude, c'est que « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour nous sauver !* »

C'est l'oubli de cette certitude qui est à la base des Terreurs de l'an Deux mille.

III

Ce qui nous prouvera que la préoccupation de la foi en Dieu est plus répandue qu'on ne croit, c'est qu'un journal américain : *Ladies'Home Journal — Le Journal des Dames au Foyer*, a voulu faire une enquête sur la place que Dieu occupe actuellement dans la pensée des Américains. Ces sortes d'enquêtes, on le sait, sont courantes aux U.S.A. Elles se font en général par l'Institut Gallup, ou quelque organe similaire. La *Sélection du Reader's Digest*, édition française, de mars 1949, résume pour nous les résultats de cette enquête intéressante.

« Entre le communisme et la démocratie, remarque d'abord l'article intitulé *Dieu et les Américains*, il n'y a pas qu'une divergence d'ordre politique ou économique. Le fossé est plus profond. La démocratie, pénétrée de respect pour la conscience individuelle, est basée sur l'éthique religieuse, tandis que le communisme est foncièrement athée. »

Nous ne serions peut-être pas aussi affirmatifs, en ce qui concerne le respect des consciences chez *tous* les démocrates non-communistes. Nous connaissons trop en France, certaines lois, dites *de laïcité* ou de *neutralité* et proclamées *intangibles*, et qui, cependant sont bien loin d'être l'expression de ce grand « respect des consciences » !

Mais passons ! Et arrivons aux statistiques.

On nous assure que 95% des Américains, selon leur propre aveu croient en Dieu. Sur ce nombre, 76 % appartiennent à une confession religieuse. A la question : « *Vous arrive-t-il de prier?* » 90 % ont répondu : *oui*. Parmi eux, 56 % ont précisé : « Souvent ». Et 74 % ont déclaré qu'ils avaient pensé à Dieu ou à la religion, dans les 24 heures précédentes.

Ces chiffres sont fort intéressants. Mais en voici d'autres qui nous semblent les infirmer :

Il n'y a que 25 % des Américains qui estiment que Dieu joue un rôle dans leur vie. Alors, nous ne comprenons pas : en effet, s'il y a 90 % d'Américains qui prient et même 56 % qui prient souvent, comment se fait-il qu'il n'y en ait plus que 25 % pour penser que Dieu joue un rôle dans leur vie ? En quoi consiste leur prière ? Est-elle une simple prière de louange, d'admiration, d'adoration, sans aucune demande, sans aucun acte de reconnaissance, puisque le Dieu que l'on adore ne « joue aucun rôle dans la vie » ? C'est peu probable. En un sens, ce serait trop beau : *prier Dieu*, uniquement pour le chanter, pour le bénir, pour l'adorer, sans jamais rien lui demander, sans croire qu'il puisse rien nous accorder ? Mais les plus grands mystiques ont admis la prière de demande. Seuls, les quiétistes regardaient comme *plus parfait* d'aimer Dieu sans espoir de secours, ni de récompense ! Les Américains seraient-ils, aux trois-quarts, des quiétistes, sans le savoir ? Il faudrait refaire l'enquête sur ce point précis.

Autre remarque : 25 % seulement des Américains, nous dit-on, croient que Dieu joue un rôle dans leur vie. Or, il y a en Amérique environ 20 % de catholiques, qui, tous, croient que Dieu joue un rôle dans leur vie, sans quoi, ils ne seraient pas catholiques. Il resterait donc seulement 5 %, à prendre parmi les protestants et les juifs, pour croire la même chose ! C'est bien peu !

Mais que pensent donc de Dieu les autres ? Il semble qu'ils « le considèrent comme une intelligence abstraite et immatérielle qui a créé l'atome et préside à l'attraction universelle. »

Voilà une « présidence » qui nous paraît bien inutile. L'attraction universelle est fort capable, une fois établie par Dieu, de se débrouiller toute seule. Il n'en est pas de même de nous, en lutte constante contre nous-mêmes et contre les démons !

Il y a donc lieu de croire que la foi en Dieu des Américains n'est pas une foi qui nourrit une vie religieuse intense, pour beaucoup d'entre eux, du moins. De fait, les commentateurs de l'enquête dont nous parlons sont en général pessimistes :

« Tout porte à croire, dit le Dr Greenberg, professeur d'éloquence à l'Institut israélite, que l'on ne fait guère d'efforts pour se conformer à la volonté de Dieu. Les

gens, selon toute apparence, n'associent pas Dieu à leurs actes. »

Il n'en est pas autrement pour ceux-là même qui fréquentent l'église. C'est du moins l'avis du P. Ford, aumônier catholique de l'Université Columbia:

« La plupart vont à l'église, dit-il, pour des motifs qui n'ont rien à voir avec la religion. Rares sont ceux qui croient devoir rendre hommage à Dieu et le glorifier. »

Il y a donc peu de « quiétistes », chez les Américains et même, chez ceux qui prient, la glorification de Dieu n'est pas toujours au premier plan.

« Les Américains, dit le *Digest*, considèrent Dieu de loin avec un détachement qui suggère des réflexions profondes. »

La Bible dont la plupart se réclamaient jadis, pour se séparer de Rome, est devenue pour beaucoup un livre inconnu. En tout cas, le genre de vie, en union constante avec Dieu, que la Bible recommande, n'est guère pratiqué.

Quelle influence morale en somme la religion, ou ce qu'il en reste chez les Américains, joue-t-elle encore ? Pour s'en rendre compte, on a posé la question suivante : « Pouvez-vous dire sincèrement que vous vous efforcez de mener une vie vertueuse ?» Cela revenait à dire : croyez-vous à la vertu ? Faites-vous une distinction entre le bien et le mal et cherchez-vous à faire dominer le bien en vous sur le mal ? Eh bien ! 91 % ont répondu : oui !

Ce serait énorme. Mais quand ces mêmes personnes se sont trouvées en face de la question suivante : « Combien de temps appliquez-vous votre esprit à vaincre vos bas instincts ? » il n'y a plus eu que 44 % de ces hommes, pour reconnaître qu'ils étaient presque constamment conscients de ce conflit. La plupart ont avoué que le désir de la vertu ne les empêchait nullement de jouir de la vie et de goûter le bonheur, c'est-à-dire, évidemment, ce que les hommes sont convenus d'appeler ainsi sur la terre.

Mais on voulait savoir aussi les motifs de cette ambition de vertu. Près d'un tiers ont déclaré que c'était pour avoir « le contentement intime » ou encore « la paix de l'âme ». Près de 20 % ont mentionné « l'influence exercée sur les autres ». Enfin un peu plus de 25 % ont indiqué comme motif : la religion. Il s'ensuit que « les trois quarts environ du peuple américain n'établissent aucun rapport conscient entre la religion et leurs jugements d'hommes faits sur le bien et le mal. »

Mais dira-t-on, ils n'ont peut-être pas bien compris la question ou le sens de leur réponse. Car, sur une nouvelle question, ainsi formulée : « Pouvez-vous dire que vos convictions religieuses ont quelque influence sur vos idées politiques et vos méthodes commerciales ? » 54 % ont répondu : non, mais 39 % ont dit : oui. Donc, il y a plus du quart des Américains pour qui la religion est utile au discernement du bien et du mal. Ceci confirme notre remarque : les réponses ne sont pas toujours cohérentes.

Enfin, on a demandé encore : « Connaissez-vous quelques problèmes actuels qui seraient résolus si chacun, dans le monde, aimait son prochain comme la religion le lui prescrit ? » — 81 % ont répondu par l'affirmative et se sont mis en devoir d'énumérer les problèmes qui seraient ainsi résolus. La plupart, 46 %, ont pensé à la paix mondiale, aux « Nations unies », etc. Et 12 % ont déclaré que « tous les problèmes seraient résolus ».

Seulement quand il s'est agi d'émettre un jugement sur la manière dont autour de nous on applique la loi de l'amour du prochain, 82 % ont déclaré que les autres qu'eux-mêmes ne l'appliquaient qu'à moitié. Il s'ensuit logiquement que ces 82 %, qui ont ainsi répondu, pensaient appliquer eux-mêmes fort bien ce précepte : « Tu aimeras le prochain comme toi-même », et en effet, à la question : Comment appliquez-vous la loi d'amour si le prochain est un concurrent en affaires ? 78 % n'ont pas craint de dire qu'ils l'appliquaient quand même, et 80 %, non moins bien, si le prochain est de race différente, et 90 %, s'il est de religion différente. Les Américains sont donc, à les en croire, un peuple très porté à la charité envers le prochain. Toutefois, ils ont dit qu'en cas de guerre, ils ne la pratiqueraient plus autant, car 25 % seulement, en ce cas, continuent à dire : oui ; 63 % disent : non, et 12 % ne répondent pas.

Là encore, nous avons peine à croire que les Américains qui on ainsi répondu aient compris toute l'importance de ce qu'on leur demandait ou de ce qu'ils disaient. Ils oublient les humiliations infligées aux nègres et même aux israélites, dans beaucoup de milieux ! L'Américain juge sévèrement le mal chez les autres : il a horreur de l'Allemagne nazie, de l'Italie fasciste, du Japon impérialiste, de l'Union soviétique au rideau de fer, mais il est peu conscient de ses propres lacunes.

En dernier lieu, le problème de la vie future a reçu les pourcentages suivants : 73 % ont affirmé leur foi en une vie future ; 15 % croient que la mort est une chute dans le néant, et 12 % n'ont pas d'opinion sur ce sujet. Naturellement la plupart de ceux qui croient à la vie future ont le ferme espoir d'être récompensés dans l'au-delà de leurs bonnes actions et de retrouver leurs chers disparus.

On serait curieux de savoir ce que donnerait une enquête de ce genre dans un pays de vieille religion catholique comme la France, l'Italie, l'Espagne, etc. Mais n'oublions pas que les enquêtes Gallup ne sont pas nécessairement infaillibles et ne se donnent pas pour telles.

IV

Il nous est donné d'avoir le sentiment personnel d'un Américain très connu, Charles Lindberg, sur des questions du même ordre. Nous avons de lui, traduit de l'anglais, un article intitulé : *la Science et l'Esprit*, dans la revue *Hommes et Mondes* d'avril 1949.

Ce qui frappe d'abord, dans cet article, c'est la disposition bien américaine de se sentir en communion, pour ainsi dire, avec le mécanisme que l'on dirige et avec lequel on accomplit de mémorables « performances ». L'homme ne fait plus qu'un avec sa machine et il y a, entre l'esprit et la matière, entre la science et l'outil qu'elle a créé, une sorte de mystérieuse continuité.

« J'ai grandi, écrit Lindberg, en disciple de la science. Je connais ses attraits. J'ai senti le pouvoir olympien conféré à l'homme par ses machines — une puissance de mille chevaux qu'on peut commander du bout des doigts ; la conquête de la distance à une vitesse digne de Mercure ; la vue immortelle qui s'offre à vous dans les hautes sphè-

res. J'ai perçu l'harmonie parfaite qui s'établit entre le muscle, l'esprit et le mécanisme et qui va jusqu'à donner l'illusion d'une vie palpable, au point que les leviers, dans leurs mouvements, obéissent à la pensée comme un pied ou une main, au point que le rythme du moteur bat à l'unisson des pulsations de votre propre cœur, tandis que, dans les virages, l'aile paraît être le prolongement de votre propre corps. »

Cela paraît très caractéristique : l'homme ne faisant qu'un avec son moteur, son avion, son automobile, voilà qui est bien d'un peuple devenu le roi de la mécanique, de la science appliquée.

Lindberg reconnaît que le culte de la science rejetait jadis pour lui plus ou moins dans la pénombre le vérités religieuses. Il écrit : « Les vérités de Dieu toujours présentes se trouvaient voilées par les dogmes et les conventions. »

Par contre, la science émergeait, comme il dit, « tangible et concrète ». Il avait donc, il l'avoue, l'idolâtrie de la science. Il croyait constater que la science avait dépassé les plus folles promesses faites à l'homme. Pour lui, elle expliquait, éclairait, dominait tout, conduisait à tout.

Il a beaucoup évolué. Il comprend maintenant ce mot de Lao-Tseu : « Les sages ne sont pas des érudits et les érudits ne sont pas des sages. »

« Il m'a fallu, dit-il, de nombreuses années pour découvrir que la science, avec tout son éclat, n'éclaire qu'un chapitre médian de la création — chapitre dont les deux extrémités frisent l'infini et qui, tout en pouvant être indéfiniment étendu, ne saurait jamais être achevé. Lorsque l'homme consacre trop de temps à ce chapitre, la valeur optima du livre entier lui échappe. »

Comment donc a-t-il fini par apercevoir les limites de la science ? Naturellement, quand il était comme un jeune dieu fonçant à travers l'espace sur un avion isolé et réalisant, le premier au monde, la liaison entre les continents, il mesurait tout au compas de sa fierté, de sa vigueur, de sa victoire.

Mais il a réfléchi depuis que pour qu'un seul homme, comme lui, puisse goûter l'ivresse des vols à sensation, il faut que des centaines d'autres hommes soient enfermés dans des usines, au sein desquels, sans doute, ils ne font plus eux aussi qu'un avec leurs machines, mais en un sens tout autre : ils sont en effet convertis en *rouages de la machine*. La machine tourne, elle commande, et l'homme doit lui obéir, il faut qu'il arrive au rendement prévu pour la machine.

« J'ai vu, dit Lindberg, les hommes se transformer en machines humaines dans ces mêmes usines qui soi-disant devaient enrichir leur existence. J'ai constaté que la fierté professionnelle et le caractère humain déclinaient dans la mesure où le rendement de la production augmentait. »

Evidemment, le travail en série, ou à la chaîne est une merveille, mais c'est une merveille de servitude pour l'ouvrier ! L'artisan du moyen âge qui fignolait son travail de tailleur de pierres ou d'orfèvre avait une autre maîtrise sur son œuvre.

Première constatation : la machine asservit l'ouvier. — Deuxième constatation : la science qui devait embellir la vie, la rend plus difficile, plus instable, plus inquiète : la biologie peut être tournée à des fins meurtrières et on cultive des microbes uniquement pour les déverser, en cas de guerre, sur l'ennemi, tout comme on utilise l'énergie atomique à préparer « l'anéantissement » de l'adversaire de demain !

« J'ai vu la science que j'avais adorée et l'aviation que j'avais aimée de tout mon cœur détruire la civilisation qu'elles auraient dû servir et que j'avais crue aussi durable que le globe terrestre. »

Alors, Lindberg s'est dit : à quoi bon ? Pourquoi consacrer sa vie à une idole qui se tourne à la destruction de villes entières peuplées de femmes et d'enfants, et qui transforme les hommes en robots en détournant leurs regards de Dieu ?

Existe-t-il une victoire, si belle qu'elle soit, qui puisse racheter la ruine d'une civilisation, et la perte de tant de vies humaines ?

En conformité avec tout ce qui a été dit ci-dessus, Lindberg aperçoit donc la vanité de cette science moderne, dont l'homme-bolchéviste veut faire la créatrice du monde nouveau ! Dans l'opposition science-religion, le communiste a opté pour la science, contre la religion. Lindberg, lui, opte pour la religion :

« Je conçois maintenant que, si Dieu ne peut être vu d'une façon aussi tangible que je l'avais exigé dans mon enfance, sa présence peut être reconnue dans chaque image, chaque acte, chaque événement. Je sais que lorsque l'homme perd ce sentiment, la véritable valeur de la vie — la beauté de la terre, ses saisons et ses cieux, la fraternité des hommes, les joies du foyer, — lui échappe. Il perd la force infinie sans laquelle aucun peuple ne peut subir l'épreuve du temps... Je comprends maintenant que la vérité spirituelle est plus nécessaire à une nation que le mortier qui soutient les murs de ses cités. »

Lindberg est convaincu que la civilisation européenne a subi les épouvantables désastres dont elle a tant de peine encore à se relever parce qu'elle a oublié Dieu, parce qu'elle s'est confiée à la science seule. Il demande aux savants de l'énergie atomique de ne pas tomber dans la même erreur que leurs devanciers de l'énergie de la vapeur, ou de l'électricité ! Les inventions qui ont grisé nos pères nous ont conduits à un abîme, et nous sommes encore dans cet abîme. Or, nous sommes à la veille d'inventions encore bien plus extraordinaires : prenons garde, en donnant à l'homme des pouvoirs si étranges, c'est l'homme même que l'on arrache à la simplicité des institutions qui faisaient son vrai bonheur : la douceur du foyer, la joie de l'adoration et de la prière, la beauté de l'amour ! « L'adoration de la science et de ses acquisitions matérialistes paralyse l'homme, qui se voit pris dans le filet de la complexité de ses propres idées et créations. »

Nous ne regardons que l'extérieur, nous fermons les yeux sur les ruines du dedans. On a fabriqué des centrales électriques, mais on a éteint les étoiles. On vit dans une activité fébrile et incessante, dans un tourbillon, dans le bruit, et on supprime le rêve, le calme, la réflexion, l'oraison, le charme de la solitude peuplée d'anges ! Comme le dit Lindberg :

« En chantant les louanges de ses réalisations scientifiques, l'homme lève son regard vers les gratte-ciel de ses cités et ne voit plus les visages des enfants qui peuplent leurs rues. »

Quel remède à cela ? Un seul, toujours le même : le retour à Dieu, le dialogue continuel avec Dieu, « qui entend dans le secret » et qui « voit dans le secret : *Vidi te sub ficu !* » Cette parole a suffi à enthousiasmer Barthélemy-Nathanaël, et à faire de lui un apôtre ! Ce mot nous est dit à nous aussi !

« Quand nous adorons Dieu, écrit Lindberg, et vivons selon les valeurs spirituelles, le savoir et la complexité

infinie de la science se trouvent dirigés par une sagesse supérieure aux capacités humaines. »

Sans la religion, sans l'appel à Dieu, à ses lois, à ses commandements d'amour, jamais les hommes n'arriveront à étouffer en eux les puissances infernales. Les guerres succèderont aux guerres, sans répit, en s'engendrant les unes les autres...

Lindberg cite le mot du Christ : « Cherchez et vous trouverez ! » Oui, il faut chercher sincèrement la paix pour la trouver là où elle se trouve, dans l'accord de la religion et de la science.

Ici, nous nous séparerions volontiers de Lindberg, car il est, lui, encore à la recherche de la vérité, et il la voit dans une sorte de mélange bien américain de toutes les sagesses de l'univers. Toutefois, en évitant de tout mettre au même plan et de confondre le divin et l'humain, il est possible de trouver un sens acceptable aux phrases suivantes qui sont sa conclusion :

« Nous devons tirer un enseignement des sermons du Christ, de la sagesse de Lao-Tseu, de la philosophie de Bouddha. Dans ces leçons, dans la Bible des Hébreux, dans la philosophie de la Grèce, dans les Védas hindous, dans les écrits des saints et des mystiques, se trouve la synthèse des grandes vérités religieuses et morales découvertes par l'homme à travers les âges aux moments de sa plus haute inspiration. »

Rien d'humain en effet ne nous est étranger ! Mais nous sommes loin de nourrir pour les dogmes l'aversion que Lindberg affiche. Cela mis à part — et nous y reviendrons un peu plus loin — nous ne pouvons que souscrire à la pensée suivante, où cet Américain remet en honneur des vertus jugées autrefois trop « passives » pour être américaines :

« Nous devons puiser notre force dans les vertus oubliées : *la simplicité, l'humilité, la contemplation et la prière*. Ceci exige une consécration encore plus grande que celle que nous vouons à la science ou à nous-mêmes, mais la récompense sera immense et *c'est là notre unique espoir !* » [4]

V

On ne sera pas surpris, certes de notre accord avec Charles Lindberg, sur tout cela. Il est regrettable seulement, — mais très regrettable, — qu'il y ait encore entre lui et nous, c'est-à-dire entre tant de sectes protestantes et la seule véritable Eglise du Christ, tant de malentendus. Nous avons dit, au passage, que ce qui le heurte, lui et beaucoup d'autres protestants, ce sont *les dogmes*. Et, à nos yeux, cela est à peu près aussi raisonnable que si l'on se plaignait qu'en algèbre il y a trop d'équations, on en chimie trop de formules.

Et cependant, au sein même du protestantisme, on se rend compte de la nécessité de l'union et de l'unité. C'est ce que prouve ce mouvement œcuménique dont nous entretient le P. R. Rouquette, dans les *Etudes* d'avril 1949, sous le titre : *Amsterdam : le Conseil œcuménique*.

Ce qui s'est passé à Amsterdam, nous le savons assez peu, nous, catholiques, remarque d'abord l'auteur. Nous étions absents de la conférence. Nous en voyons mal les fruits et ce n'est pas la masse énorme des documents publiés autour d'elle qui nous éclairent beaucoup à ce sujet.

Que devons-nous cependant en retenir ? En premier lieu, on remarque que les deux mouvements parallèles vers l'unité : *Faith and Order* (Foi et Ordre) et *Life and Work* (Vie et Travail), ont fusionné. Le principe de cette fusion était acquis depuis 1937, mais la guerre en avait retardé l'exécution jusqu'à 1948 ; il s'ensuit que maintenant, il y a, entre les Eglises, un lien permanent : le *Conseil œcuménique*, formé des représentants officiels de chaque Eglise - membre. Cela forme une vaste assemblée de plus de 400 délégués — c'est beaucoup ! car cela suppose autant d'Eglises diverses ! — qui doivent se réunir tous les cinq ans. Dans l'intervalle des sessions, un Conseil plus restreint maintient la liaison. Mais à quoi sert ce Conseil ? Uniquement à ce que nous venons de dire : *la liaison*. Rien de plus. Le Conseil n'a aucun pouvoir dogmatique, aucune juridiction administrative. Les Eglises gardent jalousement leur autonomie. Pour nous, catholiques, c'est peu : nous sommes bien loin de l'unité voulue et ordonnée par le Christ ! Cette unité est-elle même ébauchée ? Est-elle en vue ? Evidemment non !

On a essayé cependant d'établir un « dénominateur commun » entre les Eglises, de formuler une base dogmatique minima.

Ce n'est pas la première fois que cette tentative est faite, au sein du protestantisme. Durant longtemps, on s'est flatté, chez les protestants, d'être d'accord sur les *points essentiels*, sur les *dogmes principaux*, sur les *vérités fondamentales* du *christianisme*. A Amsterdam, on est revenu à cette idée. Mais, il faut bien avouer que la plate-forme s'est beaucoup rétrécie depuis l'époque où Bossuet discutait avec Ferry, Claude ou Leibnitz. Cependant, il a été admis que « les Eglises qui font partie du Conseil œcuménique reconnaissent Notre-Seigneur Jésus-Christ comme Dieu et Sauveur. »

C'est un point qui est bien fait pour nous réjouir. Et cela fait un *dogme* de tout premier ordre, quoi qu'en pense Ch. Lindberg. Cette confession de la divinité du Christ a été acceptée, à Amsterdam, sans discussion, sans opposition notable. Cependant hors du Congrès il est venu des critiques de deux côtés du monde protestant : les uns ont trouvé la formule équivoque et insuffisante ; les autres, trop catégorique et trop précise.

Trop vague : certains protestants ont estimé que l'on n'avait pas exclu suffisamment l'hérésie monophysite, en ce sens que l'on n'a pas appuyé sur le caractère de Dieu-Homme, en Jésus-Christ. Mais il est sûr que le Concile d'Amsterdam entendait se conformer aux décisions des grands conciles d'Ephèse et de Chalcédoine. Ce que l'on a voulu exclure c'est l'*unitarianisme* [5], qui rejette le dogme trinitaire. Certains théologiens œcuménistes souhaitent, pour éviter toute équivoque, que le Christ soit désigné comme « Dieu incarné ».

On désavoue ainsi le « libéralisme théologique ». On entend par là cette erreur que nous signalions tout à l'heure chez Lindberg : l'opposition à toute expression dogmatique de la foi. C'est ce qui explique que les sectes antidogmatiques, telles que les Quakers, étaient absentes d'Amsterdam. L'Eglise nationale tchécoslovaque, fidèle au souvenir de Jean

[4] C'est nous qui soulignons.

[5] Voir là-dessus le *Dictionnaire de Théologie catholique*, au mot *Unitariens*, art. de L. Cristiani.

Huss, et qui s'est séparée de Rome en 1918, tout en gardant les formes extérieures du catholicisme, s'est jetée tête baissée dans le radicalisme moderniste. Elle n'admet donc pas, non plus, de dogmes. La Fédération des Eglises suisses a fait aussi des réserves sur la décision d'Amsterdam, mais n'a pas prescrit à ses délégués de s'y opposer. Cependant, à Genève, un journal : *Le Protestant*, est né, il y a quelques mois, pour « protester » — comme son nom l'indique — contre le dogmatisme qui a triomphé à Amsterdam et il publie de véritables manifestes contre la divinité de Jésus-Christ. Un pasteur suisse va même jusqu'à dénoncer cette reconnaissance du Christ-Dieu comme une victoire de l'Orient paganisé sur l'Occident ! « Le Christ, écrit-il, prend la place d'une divinité orientale des cultes à mystère. »

Les « libéraux » du monde entier qui n'ont plus qu'un *dogme*, mais très arrêté, à savoir qu'il n'y a pas de dogme et qu'il ne doit plus y en avoir, sont donc en grande émotion à propos de la décision du Conseil Œcuménique !

En sens inverse, la vieille orthodoxie protestante a poussé de véhémentes clameurs contre tout le mouvement œcuménique, qu'elle estime libéral et moderniste ! Il y a donc, chez les protestants des intégristes. C'est pourquoi, à Amsterdam même, il s'est tenu 1° avant la réunion de l'Assemblée œcuménique, un Congrès de l'Association internationale de la liberté religieuse, pour protester contre l'Œcuménisme, au nom du libéralisme ; et 2° un Concile des Eglises chrétiennes, pour protester au nom de l'orthodoxie protestante.

Comme on le voit, il n'est pas facile de faire l'unité au sein des Eglises dissidentes de Rome. La *via media* ne se trouve pas aisément, et quand on croit l'avoir trouvée, les deux extrêmes manifestent bruyamment leur indignation.

Ecoutez ce que disent les « intégristes protestants », au sujet du Conseil œcuménique. Il est

> « ...antibiblique, antiévangélique et non protestant, comme le montre le fait que certaines des Eglises qui en font partie ont choisi comme chefs et porte-parole officiels, dans le passé et dans le présent, des hommes qui sont parmi les incroyants les plus notoires de nos jours, de quasi-blasphémateurs. Une organisation qui est menée par des hommes qui appellent la doctrine de la divinité du Christ « une quintessence de non-sens », qui discréditent l'Ancien Testament, qui ridiculisent plusieurs des doctrines du Nouveau Testament, spécialement celle de l'efficacité du sang du Christ, ne peuvent pas dans le sens de la Bible et de l'histoire être appelés chrétiens. »

Ce qui a irrité par dessus tout ceux qui parlent ainsi, c'est que le mouvement œcuménique ait pu envisager la participation de l'Eglise romaine, contre laquelle crie le sang des martyrs protestants.

> « Nous décidons solennellement, conclut la résolution, que nous n'aurons aucune part aux œuvres stériles des ténèbres que ce soient celles de l'orthodoxie grecque, du catholicisme romain ou du modernisme paganisant, mais que bien plutôt nous les réprouverons. »

Ces lignes nous ramènent de plusieurs siècles en arrière ! Elles font voir les difficultés auxquelles se heurte l'œcuménisme, et aussi le mérite de l'esprit irénique dont ce mouvement est animé.

Mais tout cela nous révèle le tableau complet des opinions religieuses, chez les dissidents : il y a un fort mouvement libéral, qui reste opposé à tous les dogmes et qui n'est chrétien que par sentiment, et il y a aussi un petit groupe obstiné dans les vieilles haines du XVI[e] siècle. Pour préciser davantage, on peut dire que le libéralisme est en baisse en Europe, mais en Amérique, il est encore très répandu. « Non sans humour, nous dit le P. Rouquette, des participants américains d'Amsterdam, ont noté l'étonnement des délégués de leur nation devant les préoccupations des Européens, devant leur besoin de fonder la doctrine sociale sur l'enseignement biblique, leurs problèmes de tradition et de succession apostolique, leur intérêt théologique vital. »

Donc, même parmi les signataires du dogme de base à Amsterdam, il y a des libéraux qui ont peine à admettre *un dogme*, parce que c'est un dogme. Ce sont des gens pour qui les vertébrés sont des animaux supérieurs, mais à condition qu'on supprime la colonne vertébrale ! « Dans ces conditions, remarque à bon droit, le P. Rouquette, que signifie, pour ces Eglises américaines la base doctrinale affirmant la divinité de Jésus-Christ ? Dans quelle mesure partagent-elles le désir sincère des leaders européens de reprendre l'esprit des solennelles définitions de l'Eglise antique ? »

Et voilà qui est assez grave et qui restreint la joie que l'on éprouve à voir le Conseil œcuménique proclamer la divinité du Christ. Pour un certain nombre de ceux qui adhèrent à cette proclamation, n'y a-t-il pas, au fond, une véritable indifférence sur ce point essentiel ? Il paraîtrait cependant qu'une évolution s'amorce au sein des Eglises américaines, et que l'on commence à s'ouvrir outre-Atlantique à l'importance des questions dogmatiques.

Parmi les Eglises européennes, plus habituées aux formules dogmatiques et à leur importance, on note cependant une autre difficulté : ces Eglises répugnent aux excommunications pour fait dogmatique : elles gardent dans leur sein des ministres et par conséquent aussi des fidèles qui, ouvertement, refusent de croire au dogme admis à Amsterdam, et elles continuent à imposer les mains à des candidats au ministère pastoral qui nient ce dogme ou qui l'interprètent de telle façon que cela revient à une négation ! Alors, on ne comprend plus !

Comme le P. Rouquette exprimait sa surprise du fait, on lui a fait cette réponse assez inquiétante :

> « Nous sortons à peine d'une crise, ...nous échappons au libéralisme négateur ; n'exigez pas de nous, de l'ensemble de la chrétienté protestante, un miracle instantané de totale transformation psychologique, passant du noir au blanc. N'est-ce pas déjà un énorme progrès que les Eglises, en corps et officiellement, affirment la divinité du Christ, exprimant par là ce qu'il y a de plus vivant en elles ? »

Evidemment, c'est quelque chose, mais que peut-on attendre d'une foi qui admet son contraire, qui se refuse à condamner l'erreur adverse ? On nous dit : c'est un manque de discipline, c'est la suite de l'individualisme protestant ! D'accord, mais c'est aussi un manque de fermeté dans l'attachement à ce que l'on proclame la vérité. Puisque l'on prétend revenir à l'esprit et aux décisions de l'Eglise antique, ne faut-il pas imiter son horreur de l'hérésie sous toutes ses formes ? Espérons qu'il ne s'agit là que d'une période de transition. Mais cela nous montre l'imperfection et la précarité des résultats obtenus jusqu'ici, car rien ne prouve que la marche à l'unité s'accentuera dans l'avenir, dès lors que

l'on admet dans les Eglises des germes de dissidence et de contradiction interne.

On a fort bien compris, à Amsterdam, cette nécessité d'un resserrement de la discipline. Du moment qu'on admet un dogme, il faut aussi qu'on établisse une discipline. Mais le Congrès d'Amsterdam n'a pu apporter de solution pratique à ce problème essentiel, sous peine de voir tout craquer de nouveau ! « Au point d'évolution où en est le monde protestant, dit le P. Rouquette, c'eût été miracle éclatant qu'il en apportât une. »

On s'est borné à indiquer les deux tendances : *horizontale* ou « catholique » — quoique non-romaine, — et *verticale* ou protestante. En d'autres termes : aligner tout le monde sur une confession de foi commune, ou admettre une gamme descendante de confessions comportant plus ou moins de définitions dogmatiques. Dans le premier cas, l'Eglise est regardée comme le Corps du Christ, qu'elle prolonge, et chacun, pour entrer dans le Christ, doit adhérer d'abord à l'Eglise, dont la vie est la vie même du Christ-Dieu. Le fidèle n'est pas coupé de Dieu par l'Eglise, tout au contraire, il ne rencontre parfaitement Dieu que dans et par l'Eglise, parce que c'est le moyen même voulu par Dieu et par son Christ, pour adhérer à lui. Cette conception fut admirablement développée, dans les travaux préparatoires, et exposée à Amsterdam par un grand théologien russe de Paris, le P. Florovsky.

C'est essentiellement la position de l'Eglise orthodoxe orientale, et dans une certaine mesure, celle de ce qu'on appelait jadis la Haute-Eglise — *High Church* — au sein de l'Eglise anglicane.

C'est aussi, substantiellement, la doctrine catholique romaine. Mais notre doctrine a poussé cette vue authentique des choses jusque dans ses dernières conséquences. Depuis le Schisme du XIe siècle, la théologie orthodoxe ne possède plus d'organe déterminé exprimant concrètement cette vie du Christ au sein de son Eglise. La norme de la foi, chez les « orthodoxes », c'est la vie unanime et inexprimée de l'Eglise, — le *sobornost*. Cette vie pourrait avoir un organe : le Concile universel. Mais l'Eglise orthodoxe regarde la réunion d'un tel Concile comme impossible ! En fait, à la condition de ne plus bouger des positions du XIe siècle, le *sobornost* se suffit. Mais dans l'Eglise anglicane, où il n'existe pas, le *High Church* est obligé de tolérer à ses côtés, dans la même Eglise, le *Broad Church* ou libéralisme dogmatique, et le *Low Church* ou protestantisme intransigeant.

Dans l'Eglise romaine, au contraire, on a toujours compris que l'infaillibilité et l'indéfectibilité de l'Eglise doivent avoir des organes vivants et agissants : à savoir *la vie unanime de l'Eglise* ou *sobornost*, que nous admettons, nous aussi, mais également le *Concile général* et le *Souverain Pontife*, parlant *ex cathedra*. Et ces organes ne sont nullement opposés, mais *concentriques* : « Au centre est le Pontife c'est-à-dire qu'est privilégiée l'expression que donne le Pape de la vie du Christ développant son dessein en l'Eglise ; en termes juridiques le Pontife romain est infaillible indépendamment du Concile ; le Concile l'est dans la communion au Pape. »

Telle est donc la première conception : celle que nous avons appelée *horizontale*. Mais au sein du Congrès, il y avait aussi la théorie *verticale*. Là, on conçoit que le chrétien reçoit communication du dessein de Dieu directement, sous l'impulsion du Saint-Esprit, au contact de la Bible, interprétée individuellement. C'est l'antique conception de Luther. Le chrétien n'adhère à l'Eglise qu'ensuite. L'Eglise en principe est invisible. Elle ne comprend que ceux qui ont la foi déjà, cette confiance que Dieu donne comme il veut aux prédestinés, par une action toute gratuite de sa part.

La notion horizontale, poussée à sa limite, aboutit au catholicisme romain. La notion verticale tend à l'individualisme total. L'Eglise, dans cette seconde conception, n'est qu'une poussière d'individus, une juxtaposition d'êtres, sans autorité centrale autre que l'autorité invisible de l'Esprit dont tous se prévalent également et à qui ils prêtent, — on l'a vu au cours de l'histoire, — ces sens contradictoires que Bossuet appelait des « Variations ».

En vain, Barth nous dit que l'Esprit-Saint pousse les vrais fidèles les uns vers les autres, en sorte que l'Eglise elle-même est une création de l'Esprit et non une invention ou une institution des hommes. Je dis : en vain, car il ne peut rien opposer à la multitude de ceux qui font appel à l'inspiration de l'Esprit-Saint et qui diffèrent de sentiment avec lui.

Dans l'opinion catholique, l'expérience religieuse de l'Eglise est privilégiée par rapport à l'expérience individuelle. Les « révélations particulières » sont jugées par l'Eglise et non *vice versa*.

C'est l'Eglise qui m'assure que Thérèse d'Avila n'est pas dans l'erreur. Ce n'est pas Thérèse d'Avila qui me garantit l'infaillibilité de l'Eglise. Dans la conception protestante, c'est l'inverse qui se produit. L'expérience individuelle reste la norme et le critère ultime de l'authenticité de l'expérience de l'Eglise : la pyramide est posée sur la pointe et non sur sa base.

Mais à Amsterdam, il semble que l'on se soit borné à décrire les deux « mentalités théologiques », sans prétendre trancher entre elles, et au contraire avec l'espoir de les faire coexister, comme s'il n'était pas impossible de marier l'eau et le feu.

C'est pourquoi, des obervateurs informés ont exprimé la crainte que le Congrès ne soit revenu purement et simplement à cette conclusion qu'on appelle la « *théorie des branches* », selon laquelle le message du Christ serait *polyvalent*, c'est-à-dire pourrait, à volonté, s'interpréter dans un sens catholique ou dans un sens protestant, sans changer pour autant de valeur pratique pour le salut du croyant ! Des traductions contradictoires de l'Evangile auraient ainsi la même valeur !

On aurait bien étonné saint Paul ou saint Jean, ou saint Ignace d'Antioche, ou saint Irénée, en leur disant cela ! Et que pourrait-on opposer, dans cette mise dos à dos des contraires, au libéralisme adogmatique ?

Le P. Rouquette, après des conversations avec les dirigeants du Congrès, estime que, tout de même, il y a eu progrès sur les assemblées antérieures, en ce sens que l'on n'a pas essayé de compromis dogmatique. On a mis en évidence au contraire les conceptions opposées. Il resterait à choisir entre elles. Ce serait le but proposé aux efforts de l'avenir.

Jusqu'ici, en effet, l'on n'a pu trouver que trois méthodes pour aboutir à l'unité, en dehors de

l'Eglise romaine : l'accord sur les points fondamentaux, — les compromis dogmatiques, — l'unité dans l'action.

La première méthode, qui fut celle des protestants du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, est abandonnée. J'ai dit cependant ci-dessus qu'elle me paraissait revivre dans le fait que le Congrès a proclamé comme « dénominateur commun », la croyance en la divinité de Jésus-Christ.

La méthode des compromis doctrinaux est apparue comme reposant sur de pures équivoques et par conséquent peu loyale. Et l'on a eu raison. Par exemple, lorsque le pasteur Marchal a proposé de reconnaître le Christ comme Seigneur et non comme Dieu, il mettait en avant un compromis doctrinal. On serait libre d'interpréter le mot Seigneur soit au sens de la divinité de Jésus-Christ, soit au sens d'une sorte de maîtrise doctrinale et sentimentale attribuée à Jésus-Christ, sans qu'on l'adore comme Dieu. C'est le type même des équivoques et l'on ne voit pas le gain que l'on peut en tirer !

La troisième méthode consisterait à laisser à chaque secte son dogme, son autonomie, sa prédication, tout en unissant toutes les sectes dans une action commune au point de vue social ou moral. C'est l'équivalent des combinaisons politiques dans un pays où aucun parti n'a la majorité !

Mais quelle unité obtient-on de la sorte ? Est-ce l'unité voulue par le Christ ? Cette unité dont il a dit : « Pour qu'ils soient un comme vous, mon Père, et moi, nous sommes un ! »

Si l'on n'est uni que dans des buts philanthropiques, l'unité obtenue n'a plus rien de spécifiquement chrétien.

Tout au plus peut-on admettre qu'il est bon de collaborer d'abord dans des buts pratiques, pour se fréquenter, se mieux connaître, s'apprécier mutuellement et par là s'acheminer à cette unité que l'on rêve sans pouvoir la réaliser. Il semble que cette pensée ait été celle de Mgr Sœderblom, animateur de la tendance *Life and Work*. La thèse peut se soutenir : à titre de préparation à l'unité, le contact peut se prendre utilement dans les « bonnes œuvres », comme divers groupes de Français ont pu apprendre à mieux se juger, dans le maquis. Mais ce n'est qu'un stade passager. S'il fallait en rester là, il n'y aurait aucun progrès réel de l'unité chrétienne.

L'assemblée a constaté du reste que l'unité ne pouvait être l'œuvre des hommes, mais que si elle se faisait, elle serait le miracle créateur de Dieu. Karl Barth, qui fut l'un des animateurs du Congrès, le rappela opportunément dans un beau message, dès l'ouverture du Congrès, où il évoquait l'antique symbolisme biblique de la tour de Babel.

Il faut reconnaître que les Eglises réunies à Amsterdam ressemblaient étonnamment aux constructeurs de ladite tour. Mais il n'est pas dit, dans la Bible, que ces constructeurs aient fini par se comprendre et par s'unir !

« De ce point de vue dogmatique, écrit le P. Rouquette, on peut donc considérer le résultat d'Amsterdam sous une double optique. Négativement, on peut constater qu'on n'a fait aucun progrès positif sur la voie d'un accord dogmatique ; on peut même dire que plutôt on a mis en lumière l'impossibilité d'un accord substantiel. Mais, positivement, le Conseil a renoncé à un accord facile et extérieur de compromis. »

Mieux valait en effet garder au principe de l'unité sa pureté parfaite que de bâcler une unité en surface ou toute à l'extérieur, c'est-à-dire pragmatique, sans être doctrinale.

On sait, dans les Eglises que travaille le désir de l'unité : 1° que cette unité est désirable ; 2° qu'elle est voulue du Christ ; 3° qu'elle serait un bienfait pour l'humanité ; qu'elle donnerait à la vérité chrétienne un ascendant extraordinaire ; qu'elle mettrait fin au scandale de la désunion et de la dispersion des chrétiens ; 4° que pour être effective, il faut qu'elle soit non seulement sentimentale, morale, sociale, mais dogmatique et disciplinaire. Il est bon que l'on ait gardé à l'idéal entrevu, désiré, poursuivi, sa perfection et sa grandeur sans chercher à faire une unité de trompe l'œil. Mais l'on n'a pu encore dépasser le stade du désir et de l'attente. Si, pourtant, ce stade est dépassé dès lors que l'on est décidé au moins à *prier* sincèrement et ardemment et fraternellement pour que le « miracle » se produise, pour que Dieu ouvre les yeux et dise sa volonté !

Pour en venir jusque-là des influences bienfaisantes se sont fait sentir au Congrès : surtout celles du P. Florovsky et des orthodoxes, et aussi celle de certains anglicans catholicisants comme Ramsay et du méthodiste Craig.

Il semble cependant que les délégués américains n'aient suivi que d'assez loin et en gens qui apprennent du nouveau, ces nobles préoccupations des théologiens les plus avertis du Congrès. Du moins doit-on se féliciter de l'influence exercée dans l'assemblée par quelques très grands esprits et du succès qu'ils ont obtenu, négativement, en détournant le Congrès des solutions faciles et illusoires.

Pour nous catholiques, nous constatons que l'unité ne pourra se faire que dans la ligne *horizontale*, mais que, pour l'instant, le Congrès ne se conçoit que selon la ligne *verticale*.

Rome était et devait être absente du Congrès d'Amsterdam. L'Eglise catholique a conscience d'être la véritable Eglise, parce qu'elle a toujours été en continuité vivante avec le mouvement issu des Apôtres et, par les Apôtres, du Christ. Elle possède l'unité non seulement institutionnelle par son organisation et sa hiérarchie, mais vivante par son union au Christ et dans le Christ. Convaincue qu'elle est le Corps mystique du Christ et qu'elle vit, en tant que Corps, sous l'influx de sa Tête qui est le Christ, il ne lui est pas permis de chercher l'unité ailleurs que dans celle qu'elle possède déjà et à laquelle elle convie tous les autres chrétiens parce que cette unité-là est la seule qui soit réelle, profonde, efficace, divine. L'Eglise unie au Christ n'a jamais pu être abandonnée du Christ. Le fait même que l'on cherche quelque chose comme l'unité prouve qu'on ne la possède pas, donc que l'on n'est plus dans la ligne voulue et établie par le Christ. Prions donc ! prions pour que Dieu éclaire ceux qui cherchent dans la nuit ! Puissent-ils venir à la lumière !

L. CRISTIANI.

LITURGIE

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — J'ai restauré une de mes cinq églises. Mgr l'Evêque doit venir la consacrer.

Je désirerais acquérir quelques notions sur la *Consécration des églises :* condition pour qu'une église soit consacrée ; principaux *rites* de la consécration, etc...

R. — Nous ne pouvons, dans l'*Ami,* traiter de façon suffisamment complète pour qu'elle vous soit de quelque utilité, la question du cérémonial de la consécration des églises : un numéro entier n'y suffirait pas ! Vous pourrez vous procurer chez *Desclée* (30, place Saint-Sulpice, Paris-6e) une petite brochure qui contient le texte *complet* (latin-français) des prières et cérémonies pour la consécration des églises : c'est le texte même du Pontifical, avec les rubriques, mais sans commentaire.

Mais ce qui vous sera plus qu'utile pour préparer la cérémonie (et, au cérémoniaire, pour la diriger) c'est le volume du P. Haegy : *Cérémonial de la consécration des églises et des autels* [1]. Vous y trouverez toutes les indications pratiques qui vous sont nécessaires.

Voyez quelques renseignements sur les préparatifs de la cérémonie, conditions auxquelles une église en ciment armé peut être consacrée (ce n'est certainement pas votre cas), etc... dans l'*Ami,* en 1935, p. 729 et 814 ; en 1939, p. 284.

Conséquences liturgiques pour vous. — 1° Le *jour de la consécration,* vous devrez réciter l'office de la dédicace, sous le rit double de première classe avec octave commune, mais en commençant à Tierce seulement ; jusqu'à Tierce, l'office sera celui du jour (S. R. C., 2519, ad 4 et 5 ; 2868). On commence l'office de la dédicace à Tierce, parce que la consécration de l'église doit se faire (ou est censée se faire) avant la récitation de cette Heure au chœur (S.R.C., 2868).

Cependant, si la consécration avait lieu un dimanche de 1re classe, une férie majeure privilégiée, le 8 décembre, la veille ou le jour de Noël, les 1er et 6 janvier, le 19 mars et le jour de la Solennité de S. Joseph, le 25 mars, un jour dans l'octave de Pâques, la veille ou un jour dans l'octave de Pentecôte, la fête du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur, du Christ-Roi, de la Trinité, les 24 et 29 juin, le 15 août ou le 1er novembre, l'*office de la dédicace serait transféré,* suivant les règles ordinaires, au premier jour libre, et commencerait aux premières vêpres (dites en entier ou commémorées, selon le cas) ; cependant le jour octave resterait fixé au *huitième* jour après la consécration (l'octave pourrait donc être supprimée en certains cas). Le jour de la dédicace, on ferait en entier l'office *du jour,* au lieu de prendre à Tierce l'office de la dédicace.

2° Chaque année, si vous êtes strictement attaché à cette église, vous devrez célébrer l'anniversaire de sa consécration le *6 Novembre* (jour fixé pour toutes les églises de France autres que les cathédrales).

[1] Chez Gabalda, 90, rue Bonaparte, Paris-6e.

Q. — Un de mes confrères, prêtre et membre du Tiers-ordre franciscain, prétend pouvoir user indifféremment du Bréviaire romain ou du Bréviaire franciscain.

1° A-t-il vraiment raison ? Peut-il le faire tous les jours et laisser totalement le Bréviaire romain pour le Bréviaire franciscain ?

2° Pourrait-il également (comme membre du tiers-ordre) suivre le calendrier franciscain pour la célébration de la messe ou devrait-il suivre le calendrier diocésain ?

R. — I. Un prêtre tertiaire de saint François peut-il, à son gré, suivre indifféremment le calendrier romain ou le calendrier romano-séraphique ? Cela n'est pas douteux, si ledit prêtre n'est pas tenu à la récitation *chorale* de l'office (c'est-à-dire s'il n'est pas chanoine titulaire ou bénéficier d'un chapitre). Cela ressort :

1. D'un décret de la S. C. des Rites du 7 août 1694, rappelé dans deux décisions postérieures :

a) celle du 19 juin 1877 : « Sacerdos tertiarius ordinis S. Francisci qui nullius Ecclesiæ servitio specialiter addictus uti potest privilegio se conformandi Kalendario franciscano pro recitatione divini officii et missæ celebratione, juxta decretum S.R.C., die 2 aug. 1694 » (il s'agit évidemment du 7 août).

b) celle du 11 juin 1880 : « Juxta decretum 7 augusti 1694, tertiarii S. Francisci degentes in sæculo uti possunt breviario ordinis et illius kalendario sese conformare ».

2. Cela ressort également de la bulle *Religiosos ordines* de Pie VI (6 septembre 1785), qui permet de se servir du calendrier franciscain aux « personis tertii status seu tertii ordinis S. Francisci choro non obligatis ».

Cette autorisation est confirmée par le décret n° 4132, ad 2 (du 15 avril 1904) de la S. C. des Rites · « Utrum licentia adhibendi kalendarium Romano-Seraphicum, concessa per memoratam bullam [*Religiosos ordines*] et ab eodem Pio VI « personis tertii status seu tertii ordinis S. Francisci choro non obligatis » intelligenda sit dumtaxat de sacerdotibus nullius ecclesiæ servitio canonice addictis, an etiam de sacerdotibus tertiariis alicui ecclesiæ canonice mancipatis ? — Resp. : *Negative* ad primam partem ; *affirmative* ad secundam, dummodo choro non teneantur ».

En conclusion, un prêtre tertiaire, même curé, peut user du bréviaire romano-séraphique ou du bréviaire romain, à son choix, à condition de ne pas être tenu à la récitation chorale du bréviaire. Il aura seulement à ajouter au calendrier franciscain les fêtes du calendrier diocésain que doivent célébrer les religieux, à savoir la dédicace et le titulaire de la cathédrale(et, s'il y en a un, le patron du diocèse), — ainsi que la fête du patron principal de sa localité, du titulaire de son église et, éventuellement, de la dédicace de cette dernière.

II. Pour la messe, les privilèges des religieux ayant été révoqués (*Addit.*, tit. IV, n° 6), un prêtre tertiaire s'en tiendra aux règles suivantes s'il célèbre dans une église ou un oratoire public ou semi-public :

— les jours où le calendrier de ces églises *ne permet* pas la célébration des messes votives, il suivra l'ordo du lieu, sans tenir compte de l'ordo franciscain ;

— les jours où le calendrier de ces églises *permet* la célébration des messes votives, il pourra, à son

gré, suivre l'ordo du lieu ou l'ordo franciscain, en ayant soin de suivre *strictement* les indications données par l'ordo qu'il aura choisi, sans mêler les deux ordos (notamment en ce qui concerne le *Credo*, la préface, etc.).

Dans un *oratoire privé*, il dira toujours la messe conforme à son office.

Q. — Dans les diocèses qui possèdent l'indult de dire la messe « *Cibavit* », au jour de l'Adoration perpétuelle, peut-on chanter la dite messe *entre Noël et l'Epiphanie ?*

R. — 1° La messe votive du S. Sacrement le jour de l'adoration perpétuelle, permise soit par indult, soit parce que l'adoration se fait conformément à l'Instruction Clémentine, c'est-à-dire pendant quarante heures consécutives, est interdite, entre autres jours, ceux où l'on fait l'office ou la mémoire d'un mystère *identique* du Seigneur (S. R. C., 27 avril 1927). Elle est donc autorisée si l'on célèbre la fête ou l'octave d'un mystère *différent*.

2° Quand y a-t-il identité de mystère ? — Le même décret a donné officiellement la liste des fêtes ayant ce caractère. Ce sont seulement toutes et chacune des fêtes en l'honneur du St-Sacrement, du Sacré-Cœur, de la Passion, de la Croix, du St-Rédempteur et du Précieux Sang. Quand l'adoration perpétuelle tombe un jour où l'on célèbre (ou bien où l'on commémore) une des fêtes ci-dessus énumérées, au lieu de la messe du St-Sacrement, on doit chanter, *more votivo sollemni*, la messe correspondant à l'office, à la commémoraison ou à l'octave.

3° Il est à remarquer que la fête de Noël ne figure pas parmi celles qui ont une identité de mystère avec la fête du St-Sacrement. Aussi, la messe votive du St-Sacrement est-elle autorisée non seulement les 2, 3, 4, 5 janvier, mais encore, *servatis servandis*, pendant l'octave de Noël. C'est donc la messe *Cibavit*, et non pas la messe *Puer natus est*, que l'on chantera, si l'adoration a lieu aux jours précités.

Q. — Il n'est pas tellement rare, dans notre zone frontière, d'avoir à procéder à des mariages par procuration, conformément aux canons 1088, 1089 et 1091. Mais je n'ai vu nulle part exposer les rites qu'il convient d'observer en pareils cas. Y en a-t-il de particulièrement indiqués ? Si c'est l'épouse qui se marie par procuration, l'époux personnellement présent, doit-il passer l'anneau au doigt de la personne qui représente l'épouse ? et après le *Pater*, le célébrant doit-il lui donner la bénédiction nuptiale ?

R. — C'est à l'Ordinaire du lieu qu'il appartient de tracer les règles à suivre et de fixer les questions à poser lors de mariages par procuration. Dans la célébration desdits mariages, il est des cérémonies qu'il nous paraît choquant de maintenir, *salvo sapientioris judicio*. On peut (et on doit) bénir l'anneau mais qui ne comprend que c'est à l'épouse elle-même, et non à son procureur, que doit être remis cet anneau ? Le passer au doigt de la personne qui la représente serait déjà inconvenant lorsque cette personne est une femme, mais cela nous semblerait grotesque si le procureur était un homme. Aussi étrange que cela paraisse, le procureur peut, en effet, être d'un sexe différent de la personne qu'il représente.

Les autres prières et cérémonies peuvent, à notre avis, être maintenues.

En ce qui concerne la messe *pro sponso et sponsa* et la bénédiction qui l'accompagne, elle ne peut être dite lors de mariages par procuration. En effet, les rubriques du missel (*Addit.*, tit. II, n° 2) disent que cette messe ne peut être célébrée qu'en présence des deux époux. Rien n'empêche toutefois qu'en cas de mariage par procuration, on célèbre, en présence des assistants, la messe du jour, mais sans mémoire de la messe *pro sponsis*, ni bénédiction solennelle *intra missam*.

Les époux pourront recevoir plus tard cette bénédiction, même après plusieurs années d'union (cf. *Rit.*, tit. VII, c. I, n° 16 ; can. 1101, 1 ; St-Office, 31 août 1881). A cet effet, on célèbrera en leur présence la messe *pro sponsis*, qui jouira des mêmes privilèges liturgiques que si c'était le jour même du mariage. Les époux seront avertis qu'ils n'auront pas, dans la circonstance, à renouveler leur consentement (cf. *Rit.*, tit. VII, c. I, n° 17).

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Cours d'Instruction religieuse, par un groupe de professeurs des Ecoles Chevreul. Publié sous la direction du R. P. BAUMGARTNER, S. J. — Tome III : **La Vie de la grâce et les Sacrements.** — In-8 de 480 p. — Lyon, Librairie du Sacré-Cœur ; Paris, Lethielleux.

On insiste beaucoup aujourd'hui — et avec raison — sur la nécessité de remettre aux élèves des classes secondaires des manuels où la doctrine catholique s'affirme non seulement comme spéculativement conçue, mais encore et surtout comme une source de vie orientant concrètement l'âme vers Dieu.

Ce cours d'instruction religieuse réalise fort bien ce programme. D'ailleurs, la doctrine qu'il expose s'y prête exceptionnellement. Il s'agit, en effet, de la vie de la grâce et des sacrements qui sont la source de cette vie.

C'est donc ce double objet qu'on y étudie à la lumière de la Révélation. Tout d'abord le mystère de la grâce en lui-même, dans sa structure intime, avec le lien profond qui le rattache au mystère du Christ et, par le Christ, au mystère de la Sainte Trinité. La vie de la grâce apparaît ainsi, en toute vérité, un écoulement de la vie même du Verbe incarné.

La vie de la grâce est ensuite étudiée dans les moyens qui nous la transmettent, les sacrements de l'Eglise. C'est par et dans l'Eglise que le Verbe incarné se communique à nous, et les sacrements ne sont que les moyens, institués par le Christ lui-même pour mettre les âmes en contact avec l'Incarnation rédemptrice.

L'exposé de ces vérités fondamentales est fait en un langage accessible à tous, où l'on retrouve, allégé de toutes les questions subtiles ou controversées, la pure et solide doctrine de la théologie traditionnelle. Mais, à chaque pas de l'étude, on rencontre la présence toujours actuellement agissante de Jésus-Christ dans son Eglise. La grâce apparaît comme une action de Jésus en nous, nous donnant sa vie de Fils de Dieu ; les sacrements, c'est Jésus-Christ intervenant par les ges-